

de guerre eut lieu ensuite, et les cavaliers montrèrent une dextérité remarquable dans la manière de conduire leurs chevaux. Ils étaient armés de mousquets, et les fantassins de boucliers et de lances. Ils paraissaient, dans leurs évolutions, imiter l'action d'hommes qui poursuivent des bêtes féroces dans des broussailles.

Un grand festin eut lieu après la revue. Une grande table était dressée dans la salle; le ras s'assit sur une estrade placée à une extrémité; comme il n'y avait pas de bancs, les chefs s'accroupirent de chaque côté de la table, sur laquelle des piles de galettes de tef étaient rangées. Une certaine quantité de beaux pains de froment étaient posés près du ras. Une file de plats contenant des caris de volaille chauds, du mouton, du ghy et du caillé garnissait la table. Le ras ayant rompu son pain, aussitôt des femmes esclaves trempèrent les galettes de tef dans les caris et les autres mets, et les distribuèrent aux convives; on leur donnait aussi des boulettes composées de tef, d'herbages cuits et de caillé.

Pendant ce temps, on égorgeait, à la porte de la salle, les bêtes réservées pour la fin du banquet. Les bêtes abattues, on leur coupa la tête, en prononçant une invocation; on les écorcha, et leur chair fut découpée en grands morceaux et posée, palpitante encore, dans la salle du repas.

Les chefs alors, avec leurs grands couteaux recourbés, en détachèrent une tranche, qu'ils taillèrent en longues aiguillettes et les mangèrent. Ces détails prouvent que Bruce se trompe, lorsqu'il dit qu'en Abyssinie, aucun homme, d'un certain rang, ne prend lui-même sa nourriture, ni ne touche aux mets dont il va manger.

Le pays soumis à l'autorité du ras Ouelleta Selassé comprend, dit M. Salt, la partie de l'Abyssinie située à l'est du Tacazzé jusqu'à la mer. Après l'administration cruelle du ras Michael, celle de Ouelleta Selassé homme d'un caractère modéré fut un grand bienfait pour les habitans du Tigré. Malgré les troubles qui ont déchiré l'Abyssinie, l'industrie de ce pays a conservé une certaine activité, mais elle n'est pas bien importante. Le coton croît dans plusieurs provinces, notamment aux environs d'Adouéh; les Abyssins ne connaissent pas la manière de le séparer de sa graine. En conséquence, ils en font venir de l'Inde, tout prêt à être mis en œuvre, pour tisser leurs toiles. On fabrique, dans le Samen et à Gondar, des tapis grossiers, avec la laine et le poil des moutons et des chèvres, qu'on teint en rouge et en bleu clair. On fabrique des couteaux à Adouéh, et des rasoirs à Antalou. Le fer vient de Sennaar en Nubie, et de Oualkayt, territoire situé à six journées de chemin d'Adouéh et de Berberah, ville

qui fait un commerce considérable avec Gondar. Les Abyssins y vont avec de l'ivoire, des chevaux et des esclaves; ils en rapportent du fer, du coton et des marchandises de l'Inde. On croit qu'ils gagnent cent pour cent sur ces marchandises qui ont déjà payé un droit égal à Aden ou à Mokha. Des kafilahs voyagent entre le Darfour, Fonghi et Gondar.

Le ras remit des lettres de son souverain à M. Salt pour le roi d'Angleterre, et les accompagna de présens. Le 18 octobre les Anglais quittèrent Antalou; ils y laissèrent Pearce, que le ras prit sous sa protection. Ils passèrent par Axum, dont ils considérèrent de nouveau les antiquités, et, le 7 novembre, arrivèrent heureusement à Maçouah, où un navire les attendait. M. Salt partit bientôt pour l'Inde.

A son retour en Angleterre, à la fin de 1806, lord Valentia déposa, entre les mains de lord Spencer, ministre des affaires étrangères, la lettre du roi d'Abyssinie; elle fut portée au roi avec les présens qui lui étaient destinés. Quelque temps après, un négociant ayant armé un navire pour la mer rouge, lord Valentia fit observer à M. Canning, successeur de lord Spencer, combien il serait important de se concilier l'amitié du monarque abyssin, et ajouta que le roi de la Grande-Bretagne, ayant bien voulu recevoir la lettre et

les présens de ce prince, il conviendrait de l'en instruire par le navire prêt à faire voile. M. Salt fut désigné comme l'homme le plus propre à porter la réponse du roi de la Grande-Bretagne, et à accompagner les présens destinés au roi d'Abyssinie; il y avait entre autres deux pièces d'artillerie volante, avec tout leur équipage.

M. Salt s'embarqua, le 26 janvier 1809, à Portsmouth. Il s'arrêta d'abord à Mozambique, reconnut la côte occidentale de la mer Rouge; et, le 10 janvier, entra dans le port de Maçouah; Pearce, instruit de son arrivée, y était venu au-devant de lui. Bientôt on se mit en route pour l'intérieur de l'Abyssinie. Les Anglais étaient au nombre de cinq; une suite nombreuse les accompagnait. Le 13 mars ils entrèrent à Tchelicot, où le ras faisait alors sa résidence.

Le ras accueillit M. Salt avec beaucoup de cordialité; dans une conversation qu'ils eurent ensemble quelques jours après, il lui apprit que ses différens avec Gouxo, gouverneur des pays à l'ouest du Tacazzé, continuaient. « Il m'assura, dit M. Salt, que je ne pourrais entreprendre le voyage de Gondar avant le mois d'octobre, époque de la fin des pluies; il se proposait de marcher alors vers cette ville à la tête d'une armée; il ajouta que si j'osais m'aventurer sur le chemin sans être protégé par une force nombreuse, la haine que lui

portait Gouxo déterminerait sans doute ce chef à me faire arrêter, et très-probablement à me faire périr. J'étais disposé à braver tous les dangers ; mais je vis clairement que le ras ne le souffrirait pas, et je savais qu'il était inutile de résister à son autorité. Je fus donc, à mon grand regret, obligé de renoncer au voyage de Gondar, parce que je devais, à une époque fixe, retourner à Maçouah, où un navire m'attendrait ; il ne m'était donc pas possible d'attendre la fin de la saison des pluies. Je me vis ainsi réduit à remettre au ras, comme le portaient mes instructions, la lettre du roi et les présens destinés au monarque abyssin.

Les présens frappèrent d'admiration le ras et sa cour. Le chef des prêtres récita une prière où le nom d'Anglais fut répété souvent, et le ras donna ordre de prier toutes les semaines pour le roi d'Angleterre. Il ne trouvait pas des expressions assez fortes pour manifester son étonnement.

Au commencement d'avril, M. Salt ayant obtenu du ras la permission d'aller jusqu'au Tacazzé, partit le 5 avril avec ses compagnons de voyage et d'un chef abyssin. On monta d'une manière sensible jusqu'à Antalou, capitale de l'Enderta ; cette partie de ce pays est bien arrosée, parfaitement cultivée et fort riche. On entra ensuite dans le Saharti, canton sauvage et sans culture où le gibier

était très-commun. On y voit des plaines immenses couvertes de broussailles de couleur brune ; rien ne ressemble plus aux déserts qui sont à l'est du cap de Bonne-Espérance. Ces plaines sont terminées par des montagnes d'une teinte de pourpre, et l'on croit voir entre elles et le pays que l'on traverse un gouffre incommensurable. Ce fut de là aussi que l'on aperçut pour la première fois les montagnes du Samen élevant majestueusement leur cime à l'extrémité de l'horizon.

En continuant de s'avancer à l'ouest, on arriva au milieu de rochers âpres qui bordent les rives de l'Araqua, rivière qui se jette dans le Tacazzé. L'atmosphère avait été fort claire le matin, de sorte que l'on put voir de la neige sur le Beyeda et l'Amba-Haï, les deux montagnes les plus élevées du Samen ; et cependant la chaleur était étouffante.

Le 10 avril on traversa une plaine sablonneuse et brûlée où l'on avait cultivé dans quelques champs isolés du mitchelli dont les chaumes étaient hauts de neuf à douze pieds. On eut ensuite beaucoup de peine à passer au milieu de montagnes couvertes de broussailles ; puis on descendit dans une gorge sablonneuse et profonde qui dans les temps de pluie forme le lit d'un torrent ; les beaux arbres dont elle est garnie, et entre autres les baobabs et les tamariniers, procu-

rèrent un ombrage délicieux. Après une nouvelle descente fort douce, on découvrit une grande plaine, et l'on se trouva sur les bords du Tacczé. La rive opposée était haute et rocailleuse. Le lit de la rivière le long de laquelle on remontait était fréquemment interrompu par des sauts, ce qui la rendait guéable. Entre ces roches, il est des espaces très-profonds, toujours remplis d'eau, ils ressemblent à de petits lacs; c'est là que les hippopotames se tiennent de préférence. On aperçut quelques-uns de ces monstrueux animaux, on leur tira des coups de fusil, on ne put parvenir à les blesser; les balles de plomb étaient trop molles pour percer la dureté de leur crâne. Plusieurs crocodiles se montrèrent aussi à la surface de l'eau. Ils étaient d'une grosseur énorme, les Abyssins les redoutent extrêmement.

On fut de retour à Tchelicot le 16 avril. Quelques jours après arriva une caravane qui venait de la plaine du sel; elle était composée de plusieurs centaines d'ânes et de mulets chargés; deux cents hommes armés l'avaient escortée une partie du chemin. On alla à leur rencontre et ils furent accueillis avec les mêmes acclamations que les soldats revenant de la guerre: c'est en effet une expédition dangereuse. Les environs de la plaine d'où l'on tire le sel sont infestés par les Gallas, qui se mettent en embuscade pour tomber

sur les hommes qui viennent le recueillir. Ceux-ci, lorsqu'ils n'ont pas avec eux l'escorte de gens armés, sont obligés de se coucher à plat-ventre, pour échapper aux regards de leurs barbares ennemis; quand ils aperçoivent un ennemi, ils courent se cacher dans les montagnes. Les Gallas attaquent souvent l'escorte; dans cette occasion, six hommes avaient été tués; on regardait cette perte comme légère. Les soldats qui avaient signalé leur courage avaient à leur lame de petits morceaux de drap rouge, comme marque de distinction; le ras se mit à son balcon pour les voir, ils défilèrent devant lui en poussant de grands cris.

Le 27 avril le ras donna une audience publique à M. Salt, lui remit une lettre pour le roi d'Angleterre, et le gratifia d'une chaîne en or. Un Anglais voulut rester en Abyssinie avec Pearce; le ras en fut très-joyeux, parce qu'il comptait que les services de ces deux Européens lui seraient fort utiles pour manœuvrer ses deux pièces d'artillerie.

Lorsque M. Salt prit congé de lui, le ras promit d'encourager de tout son pouvoir les communications de son pays avec l'Angleterre; mais il y voyait beaucoup d'obstacles, notamment de la part des Mahométans qui étaient maîtres des côtes de la mer Rouge. M. Salt avait quitté le ras

le 2 mai, il passa par Axum, et s'embarqua le 3 juin à Maçouah, atterrit à Mokha, alla ensuite à Bombay et débarqua heureusement en Angleterre en 1811.

L'Abyssinie nous offre le tableau de ce qu'étaient les royaumes de l'Europe du temps où dominait le système féodal. Les contestations continuelles au sujet des limites de territoire, les querelles interminables entre les chefs, l'usurpation du pouvoir par quelques-uns des plus considérables de la noblesse, enfin les fréquentes incursions d'un ennemi barbare ne rendent la comparaison que trop juste. M. Salt craint cependant que la lutte dans laquelle l'Abyssinie est engagée depuis si long-temps ne se termine pas favorablement pour elle.

M. Salt considère l'Abyssinie comme formant aujourd'hui trois pays séparés; cette division est le résultat des troubles intestins, et de l'invasion des Gallas; d'ailleurs la nature a partagé cette contrée en trois parties bien distinctes; et les habitans du Tigré, situé à l'est, parlent une langue différente de celle des peuples de l'Amhara qui est à l'ouest. Les provinces de Chô et d'Éfat sont au sud, c'est une des plus belles contrées de l'Abyssinie. Le Tigré est la plus riche et la plus puissante.

Les voyageurs s'accordent à décrire les Abyssins

comme un peuple gai, vif et actif. Les mariages, les naissances, en un mot tous les événemens importans se célèbrent par des fêtes et des réjouissances; rien de plus agréable que la bonne intelligence qui règne dans ces assemblées: il est même remarquable que, dans les scènes d'ivresse qui les accompagnent toujours, il s'élève rarement des querelles entre les personnes d'un rang distingué.

Une singulière coutume est celle qui a lieu lorsqu'une personne a fait du tort à une autre; celle-ci empoigne aussitôt une partie du vêtement de l'agresseur, puis elle le fixe par un nœud à son propre vêtement, et rien ne peut le forcer à lâcher prise jusqu'à ce qu'elle ait mené le coupable devant le juge. Il est fort bizarre qu'un homme qui a dérobé une chose dont la valeur n'est pas de deux fois celle de son habillement ne le laisse pas emporter, quoique de la sorte il pût échapper à la honte et au châtement attachés au vol.